

Extrait d'un récit sur l'enfance de Jeannette :

En 1929, avant la séparation de nos grands parents

Mon frère. Il est très beau. Très vivant. Très agité. Je le revois sautant à pieds joints sur son lit cage en fer, rebondissant vigoureusement avec l'entrain d'un petit mâle... Cette image m'a hantée plus d'une fois à la fin de sa vie quand il était paralysé. Il avait des dons fascinants. Avec les marionnettes de son Guignol il me jouait des pièces qui duraient des heures (ou tout au moins c'est ce qu'il me semble). Il changeait de voix pour chaque personnage. Trouvait des intonations gutturales époustouflantes. Il faisait aussi un peu de magie. Profitait de mon côté "dans la lune" pour extraire une pièce de monnaie de la poche de mon tablier, etc... Je le revois à cette époque, vêtu pour aller en classe d'un trench-coat clair et coiffé d'une casquette d'école bleu marine. Je le voyais très grand. Il avait à peine douze ans. Un jour nous sommes allés à une séance récréative (ou kermesse ?) de son école. Tout se passait dans la cour qui me sembla immense. Il y eut un spectacle. Probablement un chant mimé. Cela commençait ainsi : "Jésus s'habille en pôle-vre... la charité va demander...". Cette phrase mélodique est gravée pour toujours dans ma mémoire, confusément mêlée à un étrange Jésus d'aspect hétéroclite. Mais je ne savais pas du tout qui était Jésus.

Extraits d'une lettre de ma mère (en 2006).

J'aimerais te parler de mon frère. Ces temps-ci son souvenir me hante. J'entends sa voix. Je vois ses yeux. Son rire fuse.

Il était si bon. Un peu fou, mais en même temps très près de la vie. Et il s'est tellement occupé de moi jusqu'à ce qu'il me "donne" à Francis.

En 1945 j'ai vu entrer dans la maison de la rue Notre Dame où nous venions de nous installer, un soldat qui était presque un inconnu : amaigri, les vêtements kaki et un très grand sac qu'il ne se résignait pas à poser par terre. Il m'a toisée d'un air un peu froid et il a dit :

- Philo m'avait annoncé que tu étais jolie, ce n'est pas vrai.

Je ne reconnaissais pas sa voix, il avait l'accent allemand.

Cette boutade ne m'a pas perturbée. J'ai ri. Je comprenais qu'il avait souffert et ces retrouvailles après huit ans d'armée étaient difficiles. Quand nous nous étions quittés en 1940 (le jour de mes quinze ans) c'était dans une ambiance horrible. La reddition du roi des belges, l'invasion allemande, il retournait au front et maman pleurait. J'étais presque une enfant. Maintenant, j'avais vingt ans.

Nous allions nous retrouver tous les deux dans la maison de nos parents, Perlette était sur le point de se marier.

Très vite, il s'intéressa à moi. Il avait rangé dans sa chambre (au 2^o étage) le fameux sac, un gros cylindre kaki. Personne n'avait le droit d'y toucher. Ce sac contenait des cigarettes, du chocolat, des choses qui lui avaient été données par les américains quand il avait été libéré de captivité.

Une fois le tohu bohu du mariage achevé, nous avons pu entrer en relation fraternelle. Il prenait ça très au sérieux, ce qui me bouleversait.

Le premier soir de vie tranquille, une fois les hôtes partis, après dîner, j'ai fermé les volets du salon et j'ai annoncé que j'allais me coucher car le lendemain je travaillais.

-Tu travailles ? s'est-il écrié avec enthousiasme.

Je lui ai expliqué que j'étais institutrice à l'école libre. Il aurait préféré un boulot plus gratifiant mais enfin il décréta que c'était bien. Mieux que de rester à la maison.

Notre vie s'est organisée assez vite. Il chercha lui aussi du travail. En trouva chez un artisan dont il devint le représentant pour la vente de ses produits : bibelots, plateaux, meubles

de salon (modernes). Il m'annonça qu'il voulait apprendre à dessiner avec les Artemoff qui habitaient alors Sorèze. En Allemagne il en avait rêvé.

Et c'est ainsi qu'il m'emmena avec lui à l'atelier de Georges. Pierre avait une petite mobylette, moi j'avais un vélo. Dans les côtes il me poussait un peu. C'est ainsi que nous allions de Revel à Sorèze.

Pierre aimait beaucoup Tante Jeanne, une relation orageuse parfois, mais une amitié.

Pierre et moi demeurions avec nos parents. On rattrapait le temps perdu de la guerre. Nous avons fêté mes vingt ans à l'Encastre, un pique nique avec des amis.

Toutes mes amies avaient un œil sur mon frère. Il était plutôt séduisant. Pas très grand, un beau visage, un regard plaisant, et il avait de l'esprit. Il était très sensible au charme des filles, mais quand il s'agissait de lui (et non de moi ou de quelqu'un d'autre) il manquait tout à fait de discernement.

Il me surveillait et se taisait quand je lui demandais son avis. Tu ne peux imaginer la passion fraternelle de cet oncle que tu as bien connu et aimé. Où que je pose ma personne, il venait vérifier si tout allait bien. Il est entré dans mon bureau de Sudel et a tout examiné... Il venait parfois à Paris et trouvait toujours le temps de me voir. Il m'a emmenée dans un restaurant désopilant où le plus grand plaisir proposé était de casser des assiettes. Tu avais une pile d'assiettes en plâtre à cet effet sur le coin de ta table et chaque fois que ça te chantait tu en jetais une par terre. Il m'invitait aussi avec l'une ou l'autre de mes amies.

Je me souviens d'une certaine Monique qui avait des peines de cœur, son copain venait de la plaquer et elle était dans un désarroi total. Elle était sympathique, blonde et plutôt jolie. Il l'a obligée à manger du foie gras et des huîtres, il a essayé de la faire un peu boire, en désespoir de cause nous avons ramené Monique dans sa piaule. Elle s'est étendue sur le lit et s'est mise à pleurer. Pierre n'en pouvait plus. Il a fait le pitre. Il est arrivé à la faire rire. Alors, avant que nous partions tous les deux, il lui a solennellement signé un papier où dans un style très juridique il s'engageait à l'épouser le 1^o janvier de l'année suivante si son copain ne s'était pas recouché avec elle. Monique riait. Elle a pris le papier... pour rire bien entendu... Elle s'est d'ailleurs recouchée avec son copain et l'a épousé peu après.

Il aimait sa mère très très fort. Il avait beaucoup souffert de la séparation de nos parents parce que en tant qu'enfant mâle il risquait d'être confié à notre père. En fait, il a surtout vécu en pension. Et les moments qu'il a passé avec le clan des femmes, le gynécée, ont été les meilleurs de sa jeunesse.

Il dirigeait maman dans ses activités pratiques. Elle s'embrouillait souvent. Alors il s'écriait : " Pauvre femme ! Que vous êtes bête ! " et c'était une exclamation d'amour. Elle perdait ses papiers, ne les retrouvait pas. Il suggérait qu'elle se procure " une pique en fer ". Maman mettrait cette pique sur son bureau et y enfilerait tous ses papiers dès leur arrivée.

Quand maman est morte, c'est lui qui a assisté à la mise en bière. Il nous a épargné cette épreuve. Mais après, il était comme fou. Il m'a demandé de l'accompagner. Nous sommes partis en voiture tous les deux et nous avons roulé dans Paris, il me faisait découvrir des monuments qui venaient d'être rénovés. Je suis incapable de dire lesquels... Nous pleurions... Mais nous étions ensemble et voilà !

Tu as bien connu ce frère qui m'était si proche. Tu n'as rien oublié. Le cigare qu'il t'a offert à l'Encastre et qui t'a fait vomir. Pensons à lui, ne l'oublions jamais. C'était quelqu'un...

Je pense souvent qu'il n'a rien laissé vraiment, si ce n'est une image très forte, insolite, une présence pleine de sens.

Je ne saurais le définir. Je le vois toujours sur le point de perdre l'équilibre et ne le perdant jamais. Cruel et bon à la folie. Ne se déroband jamais aux exigences de la vie.

Il m'a beaucoup aidée à émerger du milieu conformiste où nous avons été élevés.

LE CHANT DU GEAI

Enfance
d'avant-hier
lente pavane oubliée

Baiser
d'innocence
sur la bouche
de dieu

Mort
de demain
effort
monstrueux

Mirage
d'adieu

Le corps
achevé
enfin
se couche
au seuil humide de la terre

Il va se fondre
je l'espère
au chant du geai
le matin
dans les arbres

Au chant du geai
au chant du geai

1978
à Pierre

Pierre n'était pas poète, je pense qu'il ne se serait pas intéressé à cet aspect de ma vie. Il aimait lire mes romans, il y retrouvait plein d'éléments de notre vie. Je me souviens son cri de plaisir quand il s'est enfin reconnu dans un personnage du " Placard " (Matthieu).